

## L'approche des données terminologiques chez Raponda Walker

Javier De Agustín  
*Universidade de Vigo*

André Raponda Walker (1871-1969) missionnaire gabonais polyglotte –il parlait une dizaine de langues, dont le français, l'anglais et plusieurs langues africaines– se consacra non seulement à l'étude des langues bantoues, mais aussi à l'observation et description de la flore, de la faune, ainsi que des moeurs et rites des principales sociétés primitives du Gabon.

Comme nous l'avons signalé ailleurs (DE AGUSTÍN, J., 2002), Raponda Walker envisageait l'étude des langues bantoues sous une perspective générale ethnolinguistique qui visait, entre autres, à mettre en valeur les langues et les cultures gabonaises; c'est dans le cadre défini par ce but général que prennent leur place deux autres travaux (WALKER, 1937 et WALKER, 1940) où se rencontrent, par l'intermédiaire des terminologies, la langue et d'autres réalités extra-linguistiques.

Nous tenterons dans cette communication d'élucider dans quelle mesure ces deux ouvrages pourraient intéresser aujourd'hui les spécialistes des terminologies, autrement dit, nous essaierons de préciser si la théorie terminologique et la terminographie pourraient en tirer profit et, si oui, comment.

Avant de décrire le contenu de ces deux articles de Walker, il faut faire quelques remarques générales concernant les lexiques spécialisés dans le cadre de la théorie terminologique:

1. La description des procédures de désignation d'une langue donnée demande la connaissance de la réalité propre à la société parlant la langue en question. C'est à cause de cela que l'observation des terminologies est intimement liée à des actions en documentation, et que, par conséquent, la théorie terminologique a toujours recours aux techniques documentaires.
2. Pour ce qui est des langages spécialisés, on peut faire la différence entre *domaine de spécialité* et *activité spécialisée stricte*; par domaine de spécialité

on entend l'ensemble des connaissances qui ont été –et sont toujours– acquises et développées grâce à un modèle scientifique, tandis que par activité spécialisée stricte on entend toute activité qui demande une performance spécifique quelconque et qui, n'étant qu'activité, ne tient d'aucun modèle scientifique.

Aussi bien l'un que l'autre, le domaine et l'activité ne sont propres qu'à un nombre restreint d'individus, par rapport au reste de la société, et sont à la base des situations de communication où un langage de spécialité est mis en œuvre, dont nous appelons la composante lexicale terminologie.

Passons maintenant à la description du contenu des travaux de Raponda Walker retenus: Le but de l'article «Dénominations astrales au Gabon», c'est de fournir un certain nombre de données concernant la terminologie de l'astronomie chez différentes tribus, afin de combler une lacune évoquée par un certain M. Georges Bruel, qui à l'époque était administrateur en chef des colonies, et à laquelle fait référence Walker; en effet il y écrit:

M. Georges Bruel [...] se plaignait de ce que, jusqu'ici, on ne semblait pas s'être documenté ou avoir cherché à se documenter au sujet des noms donnés par les indigènes à des planètes et à des constellations, croyant sans doute que les Noirs ne distinguaient pas ces divers astres. (WALKER, 1998 a: 169)

Ce travail comporte trois sections plus ou moins distinctes au niveau du contenu. La première section prend la forme d'un glossaire plurilingue à trois parties correspondant aux trois groupes de langues bantoues mises en rapport avec le français: les langues parlées au bord de la N'Gounié, celles de l'estuaire du Gabon et celles de l'Ogowé. Cette première section présente en plus une organisation sémasiologique autour de trois noyaux conceptuels: le soleil, la lune et les étoiles, planètes et constellations. Ainsi, cette structure n'est pas qu'un glossaire, mais aussi un petit diagramme rendant compte, de façon élémentaire, bien entendu, du système conceptuel concerné.

Autour du noyau [soleil] sont groupés les concepts à dénomination [disque solaire], [chaleur] et [rayons]; d'un autre côté, le noyau [lune] recouvre les concepts à dénomination [lune], [clair de lune], [halo lunaire], [croissant], [nouvelle lune], [premier quartier], [pleine lune], et [dernier quartier], alors que le noyau [étoiles, planètes et constellations] n'englobe d'autre concept à dénomination que lui-même. En conséquence, les principes d'organisation conceptuelle que Walker a appliqués à sa terminologie sont les suivants:

[soleil] -> [partie], [propriété], [manifestation]

[lune] -> [lune], [propriété]. [partie], [forme]

[étoiles, planètes et constellations]

Dans cette première section de «Dénominations astrales au Gabon», Raponda Walker donne également les précisions suivantes à propos des termes retenus:

1. Dans les parlars analysés, on ne fait pas de différence entre les concepts [étoile], [planète] et [constellation], ce qui explique la forme du dernier noyau conceptuel.
2. Certains termes complexes qui font partie des listes proposées sont décrits plus précisément à l'aide d'une traduction analytique en français, comme c'est le cas de *songbekuma*, le terme fang équivalent du français *halo lunaire*, qui est décrit comme «tombeau des chefs».
3. En mpongwé, il y a une série de termes complexes spécifiques rendant compte des différentes largeurs du croissant –*eyaré*–, qui ne font pas partie des listes et que Walker présente, comme dans le cas précédent, sous forme analytique à l'aide de la traduction en français: *iméno* («deux doigts»), *misavi* («trois doigts»), etc.
4. Walker illustre l'emploi de deux termes avec des contextes qu'il enrichit de données anthropologiques; à propos du terme mpongwé *ésongé*, il écrit:

Péng'ésongé [...], chômer le jour d'avant la nouvelle lune (littéralement: attendre la nouvelle lune); se disait autrefois du jour qui précède la nouvelle lune, pendant lequel il était défendu de se livrer à certains travaux. (WALKER, 1998a: 171)

5. Walker précise encore, au sujet de la lune en tant qu'élément de l'imaginaire des sociétés concernées, que presque toutes les populations du Gabon placent dans la lune un personnage imaginaire jouant de la harpe et cite ensuite les différents noms que prend ce personnage suivant les différentes races (*sic*): *éwola-ngombi* (mpongwé), *bèti-a-ngombi* (bavili), etc. (WALKER, 1998a: 172).

La description de cette première section de l'article «Dénominations astrales au Gabon» que nous venons de faire nous permet d'affirmer qu'il s'agit là d'une liste terminologique plurilingue (français-langues bantoues) d'équivalences du domaine de l'astronomie; or cette ébauche de définition demande quelques remarques:

Premièrement, il est évident que la liste à laquelle nous venons de faire référence n'est pas exhaustive; en revanche elle présente, comme nous l'avons signalé plus haut, une organisation sémasiologique, ce qui est une caractéristique propre aux travaux terminographiques.

Deuxièmement, il faut signaler que le domaine de spécialité auquel touche la liste ne concerne que les termes français, non pas leurs équivalents en langue bantoue; en effet, les termes français retenus –bien que non-stricts, c'est-à-dire plausibles dans des situations de communication non-spécialisée– comportent des concepts de l'astronomie, alors que leurs équivalents en langue bantoue ne

sont pas des termes en eux-mêmes, mais des éléments du lexique général servant à désigner des réalités de la vie courante des tribus; cela dit, il y a là un décalage remarquable du point de vue de la théorie terminologique, entre le lexique français du domaine de l'astronomie et le lexique général des langues bantoues. Autrement dit, la liste en question ne pourrait avoir comme but de répondre à la question comment dit-on ces termes français de l'astronomie en bantou?, mais, tout au plus, qu'est-ce que ces mots français veulent dire en langue bantoue? La première question illustre la démarche terminographique et conviendrait, dans un contexte d'appréhension d'une langue étrangère, à des francophones en quête d'information lexicale sur les langues bantoues, tandis que la seconde est typiquement lexicographique et conviendrait à des sujets parlant une langue bantoue à la recherche d'informations lexicales en français.

Troisièmement, on remarque que, dans la première section de l'article «Dénominations astrales au Gabon», on a appliqué aux termes français une organisation sémasiologique qui est en fait celle du lexique général des langues bantoues. Cela veut dire que le choix conceptuel de Raponda Walker rend ce travail hétérogène, en ce sens qu'il pose une démarche allant d'une langue A (français) à une langue B (langue bantoue), alors que le choix terminologique appliqué à la langue A relève de l'organisation lexicale de la langue B. C'est comme si on posait la question: comment ces expressions françaises de concepts de la culture en langue bantoue se disent-elles en bantou? alors qu'il faudrait se demander comment ces termes spécialisés non-stricts français –organisés dans le cadre du domaine de l'astronomie– se disent en langue bantoue –par un lexique général– ou comment ce lexique général bantou désignant une certaine réalité se dit en français –par des termes spécialisés non-stricts appartenants au domaine de l'astronomie.

Finalement, par rapport aux principes d'organisation à l'intérieur de chaque nouveau conceptuel, il est évident qu'ils n'ont pas été appliqués de façon homogène, aussi bien pour l'ordre –[partie], [propriété] / [propriété], [partie]– que pour l'identité des principes –[manifestation]/[forme].

La deuxième section de l'article «Dénominations astrales au Gabon» comporte trois sous-sections intitulées 'Dénominations astrales chez les Mpongwès de Libreville et autres tribus de langue omyènè', 'Dénominations astrales chez les Fang et autres races de la N'Gounié et du Haut-Ogowé' et 'Expressions relatives au cours des astres', plus une dernière sous-section qui ne porte pas de titre, où Walker donne des informations anthropologiques ayant rapport à la lune.

La première des deux sous-sections consiste en une mise en rapport, du français vers l'omyènè, et sous forme de texte, des dénominations de constellations dans un ordre non alphabétique mais arbitraire (*Grande Ourse, Orion, Baudrier d'Orion, Sirius, Vénus, Croix du Sud, Pléiades, et Voie Lactée*), suivies des dénominations *Comète et Étoile filante*. Même si cette organisation

thématique n'est pas suffisante, on peut cependant affirmer, comme dans le cas de la première section, vu que les termes français jouent ici aussi un rôle de «concept à nommer», que cette partie du travail est sous-tendue par une démarche typiquement terminographique, en ce sens qu'elle répond à la question «comment ce concept se dit-il?». À cet égard, Raponda Walker écrit:

La constellation de la Grande Ourse se nomme *Rèwonga-wongé* ou *Rèwongè mpolo*; celle de la Petite Ourse, *Rèwongè nyango*. (WALKER, 1998a: 173)

Parfois, il ajoute aussi aux termes français des précisions conceptuelles ou des traductions analytiques des dénominations en omyènè, parfois les deux, comme c'est le cas de:

La constellation d'Orion, avec ses sept étoiles principales, dont quatre forment un quadrilatère et les trois autres sont placées à l'intérieur en ligne droite, est connue sous le nom de *Mbumba-puru-omwo-néngé* (mot à mot: l'arc-en-ciel entourant un îlot). (*idem*)

Dans la deuxième sous-section de «Dénominations astrales au Gabon», intitulée 'Dénominations astrales chez les Fang et autres races de la N'Gounié et du Haut-Ogowé', Walker reprend la structure de la sous-section précédente, mais échange la forme textualisée contre une grille, où il fait correspondre les dénominations françaises aux dénominations en fang et en gisira, avec, éventuellement, des précisions anthropologiques liées au concept en question et des traductions analytiques en français. Après ces listes d'équivalences, on explicite en plus des dénominations en langue bantoue qui n'ont pas pu être associées à des concepts:

En plus des noms cités ci-dessus, voici quelques autres appellations d'astres qu'il n'a pas été possible d'identifier: Chez les Adyumbas: *akoso*, chez les Evias: *monanga a mbèdo*; chez les Mitsogos: *monanga a gétsoé* et *monanga a modoko*. (WALKER, 1998a: 173)

Après cette observation, vient la sous-section intitulée 'Expressions relatives au cours des astres', où l'on fournit une liste de données sur la phraséologie liée aux termes *soleil*, *lune* et *étoiles*, entre le français et le mpongwé. La présence de ce type d'information dans le travail de Raponda Walker le rend intéressant du point de vue terminographique, car ce type d'information syntagmatique s'avère actuellement indispensable dans l'élaboration des banques de données terminologiques; cependant les systèmes conceptuels postulés pour chaque langue et leur mise en rapport erronée, signalée plus haut, sont à la base d'insuffisances telles que celle qui transparait ensuite, à propos de l'énoncé «À mesure que le soleil décline»:

Le verbes employés par les indigènes pour indiquer le déclin du soleil ne sont pas synonymes. À mesure que l'astre décline de plus en plus, le verbe a un sens plus fort. (WALKER, 1998a: 177)

Finalement, l'article «Dénominations astrales au Gabon» se termine par une sous-section sans titre, où l'on fournit des informations sur des coutumes se rapportant à la lune, sans intérêt du point de vue terminographique, mais précieux pour les anthropologues.

Passons maintenant à l'article «Questions et réponses sur les noms des plantes et des instruments de musique», publié de nos jours sous le titre «Enquête sur l'agriculture noire au Gabon et sur certaines techniques utilisant des produits végétaux». Sous forme d'un questionnaire auquel répond l'auteur lui-même, ce travail, structuré en deux sections, rend bien compte, si on le met en rapport avec celui que l'on vient de décrire, de l'évolution de l'approche des termes chez Raponda Walker. En effet, les réponses que l'auteur y donne fournissent des données non négligeables du point de vue anthropologique et historique. Lisons à ce propos le texte qui suit:

2. Se souviennent-ils (les indigènes) qu'une partie de leurs plantes cultivées (manioc, maïs, patate, arachide, etc.) leur ont été apportées par les Blancs après la découverte de l'Amérique (1492)?

Ils ne s'en souviennent guère. Ce qu'ils savent, c'est que le manioc doux hâtif, appelé *Matadi*, d'introduction toute récente, est venu d'ailleurs (Congo Belge), il y a quelque vingt ans (N.D.L.R. vers 1920).

Ils n'ignorent pas non plus que les variétés des patates rouges, jaunes ou violettes, ont été apportées dans le pays depuis que les Blancs y ont pénétré. Tout au plus savent-ils que l'une ou l'autre variété a été apportée d'autres pays. Telles sont, entre autres, une petite variété d'arachide, venue du Dahomey ou de la Côte d'Ivoire, ainsi qu'une variété de courgette (*Cucumerops edulis*) à fruits arrondis, une espèce de citrouille, le piment long, dit *piment d'Accra*, etc.

À la Côte, on sait que le pois d'Angola ou Ambrevade a été apporté par les Portugais chez les Orungus du Cap Lopez (WALKER, 1998b: 184).

Cette structure à demandes et réponses rappelle parfois celle des catéchismes, surtout lorsque les réponses sont succinctes, comme la suivante:

1. Que pensent les indigènes de leur agriculture? Leur a-t-elle été révélée par des génies ou apportée pas des migrations?

Elle leur a été apportée par de migrations (WALKER, 1998b: 184).

Cependant on y trouve quelques questions pour lesquelles l'auteur ne donne pas de réponse catégorique ou avoue même ne pas avoir de réponse satisfaisante, comme c'est le cas des questions 10 et 6:

10. Existe-t-il des traditions pour les diverses cultures, des périodes de plantations, de défrichements, de récolte?

Les travaux des champs, défrichement du sous-bois, abattage des arbres, incendie des futures plantations, ont lieu chaque année durant la saison sèche (*enomo*, *oyôn*, *mangala*, *gesevo*), entre juin et septembre.

Les Pahouins ou Fangs seuls, -à ma connaissance- ont l'habitude d'entreprendre de nouvelles plantations à la petite saison sèche (*nanga*, *egamuna*, *esèp*, *ndjumbi* ou *moganga*), vers janvier ou février. [...] (WALKER, 1998b: 194).

6. Connaissaient-ils [les Noirs] la fonte du fer avant la venue des Blancs?

Je ne saurais le dire. Je sais seulement que le métier de forgeron *indigène* est encore aujourd'hui un métier très lucratif, surtout à l'époque des travaux agricoles où tout le monde accourt pour faire remettre ses outils en bon état.

Certaines tribus –comme les Batchanguis de la Haute-Nyanga– ont même une réputation universelle d'excellents forgerons (WALKER, 1998b: 185-186).

Du point de vue strictement terminologique, Walker fait preuve dans cet ouvrage d'une connaissance active des dénominations scientifiques de la systématique botanique et des équivalences entre celles-ci et les dénominations vernaculaires, comme le prouvent les textes suivants:

9. Les sorciers ont-ils des jardins de plantes magiques?

Non. Les sorciers n'ont pas de jardins de plantes magiques. Ils ne font qu'entretenir par-ci par-là –comme d'ailleurs la plupart des indigènes– quelques plantes, souvent spontanées, d'un usage courant, employées soit à des usages médicaux, soit à des pratiques superstitieuses. Parmi ces plantes, il faut citer: *Ocimum basilicum*, *O. viride*, *Eclipta alba*, *Brillantesia patula*, *Bryophyllum calycinum*, *Scoparia dulcis*, *Leea guineensis*, *Piper subpeltatum*, *Cymbopogon densiflorum*, *Dorstenia Klainei*, *Cassia alata*, *C. fetida*, *Solanum mammosum*, *Tabernanthe Iboga*, *Ricinus communis*, etc. [...] (WALKER, 1998b: 194).

6. Toutes les espèces de raphia servent-elles à cet usage [le tissage des pagnes]?

Non, une seule espèce sert au tissage des pagnes. C'est l'espèce appelée *Raphia textilis* Welw. Dont voici les noms indigènes en différents idiomes gabonais:

- |                                     |                            |
|-------------------------------------|----------------------------|
| 1. <i>Inimba</i> (mpongwè)          | 6. <i>Lepigi</i> (mindumu) |
| 2. <i>Dinimba</i> (éshira, bavungu) | 7. <i>Lipugu</i> (bavili)  |
| 3. <i>Dinyimba</i> (masangu)        | 8. <i>Lepeka</i> (bakèlè)  |

4. *Lenyimba* (banbzabi)                      9. *Epeko* (mitsogo)  
 5. *Atut* (fang)                                      10. *Peko* (apindji)  
 [...] (WALKER, 1998: 201-202).

Dans la première section de l'article «Questions et réponses sur les noms des plantes et des instruments de musique», intitulée 'Plantes alimentaires et boissons', se trouvent, à la place des questions 7 (WALKER, 1998: 186-189) et 8 (WALKER, 1998: 189-193), deux rubriques intitulées 'Noms des outils dans les diverses langues' et 'Noms des champs, jardins, jardinets, etc.' La première des rubriques consiste en plusieurs listes d'équivalences terminologiques entre le français et différentes langues bantoues, plus précisément le mpongwè, le fang ou pahouin, l'eshira et le bavungu, le bapunu, l'apindji, le mitsogo, le bandzabi et, finalement, le bavili. Les termes comportent tous des concepts hyponymes par rapport au concept [outil bantou] qui prend sa place dans le cadre des activités strictes de la vie courante des certaines sociétés tribales en Afrique. Les remarques que l'on peut faire au sujet de ces équivalences sont les suivantes:

1. Toutes les séries d'équivalences associent un terme en langue bantoue, la langue A, à un terme français, la langue B, suivant un critère d'organisation fonctionnel assez homogène propre aux conceptualisations de la culture bantoue, non pas un critère alphabétique ou un critère dérivé des conceptualisations des sociétés francophones –comme celui qui régissait la terminologie astrale repéré plus haut. C'est vrai que le critère d'organisation –que d'ailleurs Walker n'explicite pas– n'est pas homogène de façon exhaustive: toutes les séries commencent par une suite de termes qui comportent les suites conceptuelles: [machette] [couteau] [hache] [houe] [plantoir] [crochet], après lesquelles on rencontre des variations d'une série à l'autre: tantôt [ceinture] [pieu], tantôt [pieu], [ceinture], même [pieu], [crochet]. Par ailleurs, on ne saurait justifier pourquoi, par exemple, [machette] doit précéder [couteau].
2. Dans toutes les séries, les rapports d'équivalence se produisent entre, d'un côté, un seul terme bantou et, d'un autre côté, un terme français qui éventuellement peut présenter une expansion syntagmatique servant à rendre compte d'une spécificité conceptuelle de la culture bantoue que ses langues véhiculent de façon synthétique –grâce à un terme– et qui, n'étant pas présente dans la culture des pays francophones, ne correspond à aucun terme français. C'est le cas, en mitsogo pour *gegonko* ou *gegwangeo* dont les équivalences proposées en français sont *hache européenne* et *hache indigène*, ou encore, en bapunu, *ifundulu* dont l'équivalence proposée, c'est *bois taillé en forme de pagaie, monté sur un long manche*, ou, toujours en bapunu, *imbusa*, en français *ceinture pour grimper, faite d'une nervure de feuille de palmier*.



3. Le contraste des différentes séries d'équivalences permet d'évaluer la densité terminologique de chacune des langues bantoues retenues, ce qui n'est qu'un indice de leur degré de précision dans l'approche de la réalité concernée. À cet égard, il faut remarquer que c'est le bapunu qui présente le plus grand nombre de termes servant à la désignation des outils en question: seize contre sept, la série la plus petite, en fang.

Sous un titre assez diffus –'Noms des champs, jardins, jardinets, etc.'– la deuxième rubrique de la section intitulée 'Plantes alimentaires et boissons' n'est que l'application de la technique de traitement terminographique de la rubrique précédente à des termes dont les concepts dérivent du concept générique [champ]. Les observations que nous venons de faire à propos de la rubrique précédente sont valables aussi pour celle-ci. On y remarque, en effet, des équivalences bantou-français telles que *ongwirina* (mpongwè)-*bananeraie de villages située derrière les cases*, *dikusa* (bapunu)-*bananeraie entourant le village*, *gesoko* (mitsogo)-*plantation inachevée*, etc. Par ailleurs, la langue la plus riche du point de vue de la terminologie concernée parmi les langues bantoues retenues, c'est l'eshira: dix-sept termes contre cinq en beseki, dont la série terminologique est la plus courte.

Passons finalement à la deuxième section de l'article «Questions et réponses sur les noms des plantes et des instruments de musique», intitulée 'Plantes employées pour des usages non alimentaires', où, sous la rubrique 'Plantes servant à la fabrication d'instruments de musique' (WALKER, 1998b: 205-212), Raponda Walker fournit des données terminologiques extrêmement intéressantes. En effet, dans cette dernière partie, sous prétexte de donner des informations sur les plantes, l'auteur, propose une organisation conceptuelle qui sous-tend la terminologie des instruments de musique bantous, un lexique spécialisé qui prend sa place, à l'intérieur de la musicologie, dans le sous-domaine de l'organologie traditionnelle. L'organisation en question se présente de la façon suivante:

1<sup>o</sup> Instruments de rythme.

2<sup>o</sup> Instruments à cordes et à clavier.

3<sup>o</sup> Instruments à vent.

4<sup>o</sup> Divers autres instruments.

Cette première catégorisation demande quelques remarques:

1. L'étiquette «instruments de rythme» n'est pas adéquate, parce que le concept [rythme], en tant que propriété, peut être appliqué à tous les instruments de musique.
2. On ne saurait justifier la présence des instruments à clavier dans la catégorie des instruments à cordes, car ceux-là, dans la culture bantoue, portent une sorte de clavier mais, pas de cordes, et sont donc des instruments à percussion.

3. La catégorie «divers autres instruments» est de trop, puisqu'elle englobe des instruments à percussion, plus précisément du genre sonnettes, grelots et castagnettes.

Une deuxième catégorisation donne lieu, dans le travail de Walker, au système conceptuel développé qui se présente comme suit:

1<sup>o</sup> Instruments de rythme.

- 1 Tambours de danse.
- 2 Tambours de guerre.
- 3 Tambour-marmite.

2<sup>o</sup> Instruments à cordes et à clavier.

- 1 Arc sonore.
- 2 Violon indigène.
- 3 Harpe, guitare, mandoline ou cithare.
- 4 Xylophone, piano de bois, piano indigène.
- 5 Autres instruments voisins du xylophone.

3<sup>o</sup> Instruments à vent.

1. Mirliton.
2. Sifflets.
3. Trompes, cornes d'appel, olifant.

4<sup>o</sup> Divers autres instruments.

1. Clochettes ou sonnettes.
2. Grelots.
3. Castagnettes.

Les dénominations des sous-catégories postulées dans la typologie ci-dessus ne sont pas, comme c'était le cas des dénominations astrales, celles des termes spécifiques français reprenant l'organisation conceptuelle des termes bantous, mais de vraies étiquettes sémasiologiques qui dénotent approximativement en français des concepts génériques où l'on peut insérer les concepts spécifiques et leurs dénominations dans les différentes langues bantoues retenues; c'est cela qui explique le nom des étiquettes «Tambour-marmite», «Harpe, guitare, mandoline ou cithare», «Xylophone, piano de bois, piano indigène», «Autres instruments voisins du xylophone», «Trompes, cornes d'appel, olifant».

Par ailleurs, outre les dénominations en langue bantoue, sous chaque étiquette se trouvent non pas une définition des termes correspondants, mais des données ontologiques concernant la description des différents instruments, les techniques d'interprétation, les matériaux employés, etc, ce qui rend cette dernière partie du travail extrêmement intéressante en tant que source

d'information terminologique, comme le prouve cet extrait tiré de la sous-catégorie «Harpe, guitare, mandoline ou cithare»:

La caisse de résonance est taillée en plein bois et recouverte d'une peau de cabri ou d'antilope, ou encore du liber d'un ficus. À cette caisse est adaptée une crosse. Les cordes formées avec les racines aériennes du Vanillier sauvage (*nduma*) sont tendues et accordées à l'aide de chevilles de bois ou clés autour desquelles elles s'enroulent. Après avoir joué, le musicien a soin de détendre les cordes pour les tendre de nouveau, s'il veut recommencer à jouer. Il n'y a pas d'archet: l'exécutant pince les cordes avec les deux pouces et les deux index..

La caisse est en bois léger de: *Ricinodendron africanum* [...]; *Alstonia congensis* [...]; *Odye ndjea gabonensis* [...]; *Maesopsis berchemoïdes* [...].

La crosse ou volute est en bois flexible d'*Isolona Le Testui* [...]; ou en racines arquées de *Pachylobus trimera* [...] et d'*Uapaca*. (WALKER, 1998b: 208-209)

En guise conclusion, on peut affirmer que dans les travaux de Raponda Walker analysés il n'y a pas de fondements théoriques explicites et qu'il s'y est occupé essentiellement de gestion terminologique, ses résultats intéressant premièrement l'anthropologie et l'organologie traditionnelle, deuxièmement la lexicologie des langues bantoues et la terminographie et, finalement, la traduction, car ils peuvent devenir une source d'information pour certains traducteurs. Par ailleurs, il faut remarquer que la rubrique 'Plantes servant à la fabrication d'instruments de musique' étant un fichier de ressources ontologiques en herbe, on pourrait en tirer profit pour l'élaboration d'une banque de données terminologiques sur les instruments de musique traditionnels dans les cultures bantoues.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES<sup>1</sup>

- BARRETEAU, D. (ed.) (1978): *Inventaire des études linguistiques sur les pays d'Afrique Noire d'expression française et sur Madagascar*, Paris: CILF.
- DE AGUSTÍN, J. (2002): «Linguistique en Afrique francophone: les travaux d'André Raponda Walker», *Actas del X Simposio de la APFFUE* (en cours de publication).
- HOMBERT, J.-M. (1990): "Atlas linguistique du Gabon", *Revue gabonaise des sciences de l'homme*, 2, 37-42.
- HOMBERT, J.-M., MORTIER A.-M. (1990): "Bibliographie des langues du Gabon", *Revue gabonaise des sciences de l'homme*, 2, 335-355.

---

1. Les descriptions bibliographiques entre crochets renvoient aux dernières éditions des travaux de Raponda Walker.

- KAYSER, M. (1997): *La représentation des connaissances*, Paris: Hermès.
- LE GOUADEC, D (1990): *Terminologie: constitution des données*, Paris: AFNOR.
- MURPHY, J. D., GOFF, H. (1969): *A Bibliography of African Languages and Linguistics*, Washington: D. C., Catholic University of America Press.
- OTMAN, G. (1996) *Les représentations sémantiques en terminologie*, Paris, Masson.
- PALMER, G. B. (1996): *Toward a Theory of Cultural Linguistics*, Texas: The University of Texas Press.
- SAGER, J. C. (1990): *A Practical Course in Terminology Processing*, Amsterdam: John Benjamin.
- WALKER, A. R. (1937) «Dénominations astrales au Gabon», *Bulletin de l'Institut de Recherches Congolaises*, 24. [(1998 a) «Dénominations astrales au Gabon». Dans *Les langues du Gabon*, Libreville: Fondation Raponda Walker, 168-182].
- WALKER, A. R. (1940) «Questions et réponses sur les noms des plantes et des instruments de musique», *Revue de Botanique et d'Agriculture Appliquée*, 1940. [(1998 b) «Enquête sur l'agriculture noire au Gabon et sur certaines techniques utilisant des produits végétaux». Dans *Les langues du Gabon*, Libreville, Fondation Raponda Walker, 183-213].